Sémantique référentielle et pragmatisme magiquement imagé. Le jargon des « poilus »

Radu PAŞALEGA
Université de Craiova (Roumanie)
rpasa@ymail.com

REZUMAT: Semantică referenţială şi pragmatism imaginat magic. Jargonul 'poilu'

Prezentăm un jargon militar cu aspecte argotice. Acesta a fost folosit în cele mai serioase împrejurări din lume adică în apropierea imediată a morţii. Termenii sunt de mici dimensiuni iar funcţia acestora este în esenţa sa referenţială. Aici nu există dimensiunea ocultă a unui argou. Nu este folosit decât limbajul comun cu o mare înclinaţie către registrul familiar al acestuia (de unde apar aspectele argotice). Soldaţii creează inovaţii semantice născute din succesiunea aleatorie a împrejurărilor trăite. Aceste inovaţii sunt îndeplinite cu un scop absolut referenţial şi sunt deci lingvistic involuntare, după cum va afirma *post factum* Eugen Negrici. Oricât ar fi de colorat imagistic pragmatismul rămâne deplin. Totuşi principala funcţie a acestui jargon nu este cea expresivă ci aceea magică invocatorie.

CUVINTE-CHEIE: *semantică, jargon, referenţialitate, pragmatism, magie invocatorie*

ABSTRACT: Referential Semantics and Magically Imagined Pragmatism. The Jargon of "Poilus"

In this article, we present a military jargon with argotic reflexes. It was employed under the most serious circumstances that is to say near to death. The terms made use of are brief and essentially referential. Common language is employed, especially its familiar register with a slight argotic colour but there is no concealing intention. Semantical innovations are created due to the random events of the war. Their purpose is purely referential and they are created with no cultural intention at all but in view of functional goals. Pragmatics is strongly coloured with outstanding images. Yet this jargon's main function is a magically invocatory one concerning the soldiers' familiar circumstances.

KEYWORDS: *semantics, jargon, referentiality, pragmatism, invocatory magic*

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

RÉSUMÉ

Nous présentons dans cet article un jargon militaire d'allure argotique. Il était employé dans les plus sérieuses circonstances du monde à savoir dans la proximité de la mort. Les termes usités sont brefs mais référentiellement essentiels. La dimension occulte d'un argot n'existe pas. Il n'y a ici d'employé que le langage commun avec un grand penchant pour le registre familier de celui-ci (d'où l'allure argotique). Ils créent des innovations sémantiques issues de la succession aléatoire des circonstances. Ces innovations sont accomplies dans un but purement référentiel et sont donc, comme le dira *post factum* Eugen Negrici, involontaires. Le pragmatisme reste intact pour imagé qu'il soit. La fonction de ce jargon n'est pas principalement expressive mais magique.

MOTS-CLÉS : *sémantique, jargon, référentialité, pragmatisme, magie invocatoire*

NOUS VIVONS À UNE ÉPOQUE où la menace terroriste a pris la place de l'antique colère des dieux. La vraie guerre est devenue « asymétrique » alors que les armées nationales en sont arrivées à leur quasi-extinction à force de se « spécialiser ». Dès lors l'avenir n'est plus prometteur mais menaçant. La Deuxième Guerre Mondiale, malgré l'usage fait de la bombe atomique, était encore « traditionnelle ». D'autant plus la Première l'aura été. Vu la situation présente et en passant par la « guerre froide » celle-là apparaît presque comme un conte triste d'Andersen, sauf le respect de ses combattants !...

Ce serait une impiété de ranger et faire la taxonomie strictement linguistique des termes que nous voulons évoquer ici, cela a d'ailleurs été fait largement par ailleurs. Notre intention est de montrer le soldat français de ces temps-là (qui nous semblent aujourd'hui, nous le répétons, presque doux par rapport à leur « après » !) dans son action de tous les jours en peignant son univers sémantique et mental lorsqu'il se trouve en présence du danger. Pour s'en garder au moins dans sa tête, le soldat pense à la fois très exactement mais aussi « à portée magique » d'où des mutations sémantiques fascinantes apparaissent. De nos jours mis même à la mode, le stress post-combat existait alors sous le nom d'*obusite* [1]. Le terme *poilu* (DAUZAT 1918) désigne les soldats français de la guerre de 1914-1918 dite à son époque la *Grande Guerre*.

De 1871 à 1914, le soldat français, en particulier celui de l'infanterie, avait été génériquement connu en tant que *pioupiou* [1], cela surtout à cause du bruit des balles qui le frôlaient. Dès 1914 *poilu* veut dire « courage et virilité » (DAUZAT 1918). Le soldat se trouve toujours dans l'imminence ou sous l'intensité d'un danger jamais encore connu jusqu'à lui. Le langage dont il fait

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

usage est donc obligatoirement de la plus haute précision. La référentialité y règne. Mais, et c'est là le trait fondamental de ce jargon spécialisé, les moyens employés pour atteindre le but référentiel sont d'une ravissante diversité. L'intention du présent article est de l'illustrer dans un but évocatoire. Nous allons le faire « à la manière » techniquement objective de Rodica ZAFIU dont les précis de linguistique appliquée sont pour nous un bien instructif modèle [2].

D'ailleurs la maison *Larousse* elle-même ne pouvait manquer à l'étude linguistique de cet événement et lui a donc consacré en 1916 un *Dictionnaire*. Dans l'*Avant-propos* de celui-ci, une perspective empreinte d'équilibre est adoptée qui évite de trancher abruptement au sujet de la nature du phénomène :

> Ainsi la langue académique et l'autre sont-elles également représentées dans ce recueil : néologismes justifiés par des besoins et des objets nouveaux ; provincialismes si abondamment importés dans les tranchées, les lignes d'arrière ou les dépôts par des hommes tirés de tous les coins de la France ; termes d'argot militaire usités avant la guerre, exception faite de ceux que condamne leur extrême crudité ; termes jaillis de la fantaisie, du qui-pro-quo ou importés de l'argot parisien et qui ont une tendance très nette à s'assimiler au langage courant des « poilus ».
>
> (ANONYME 1916)

Albert DAUZAT a lui aussi voué en 1918 un livre à « l'argot de la guerre » et dans l'*Avant-propos*, à la page 3, il exprime un point de vue qui est à la fois romantique et psychologiquement fondé, en parlant de : « *[...] la flore vivante et pittoresque d'un langage qui se rattachera à tant de souvenirs glorieux et douloureux [...]* » (DAUZAT 1918 : 3). Ailleurs il s'exclame, un tant soit peu étonné : « *Et pourtant l'existence même d'un argot de la guerre a été niée ou contestée plus d'une fois par les intéressés eux-mêmes* » (DAUZAT 1918 : 23). Nous trouvons ce déni parfaitement explicable: se trouvant à tout moment dans l'intimité de la mort, le combattant se souciait peu, si nous pouvons le dire, du progrès de la science linguistique !

Un autre *Dictionnaire*, élaboré par François DÉCHELETTE et paru en 1918 est « *humoristique et philologique* » (DÉCHELETTE 1918 : 1). Ces termes sont-ils, peut-être, scientifiquement justifiés mais ils nous semblent très mal-à-propos par rapport à leur contexte. Dans l'*Avant-propos* l'auteur émet des hypothèses que nous ne trouvons pas fondées de par la situation des faits. Nous estimons que l'auteur commet un impair par rapport aux combattants lorsqu'il écrit : *[...] il a honte de mal parler comme le paysan qui a honte de son patois – en quoi les deux ont tort du reste – ou bien il veut cacher ce langage aux profanes de l'arrière* » (DÉCHELETTE 1918 : 2). Des raisons valables en temps de paix mais caduques

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

devant la mort sont invoquées alors que la souffrance même, la raison la plus forte qui soit, est sciemment et doctement occultée. D'ailleurs, en matière linguistique même, l'auteur s'installe dans un contexte confortable parce que excessivement (et à dessein) flou : « *Pour les mots usuels la frontière est assez imprécise entre l'argot poilu d'une part et ses sources d'argot ancien, parisien, militaire ou colonial d'autre part.* » (DÉCHELETTE 1918 : 11).

Nous trouvons juste le choix de Lazare SAINÉAN qui traite le sujet *exclusivement en linguiste* sans émettre de jugements sur la guerre elle-même. Aux pages 29-60 de son livre de 1915, *L'argot des tranchées : d'après les lettres des poilus et les journaux du front,* il classifie les termes en question en six catégories : « *archaïsmes* », « *provincialismes* », « *mots et sens nouveaux* », « *noms facétieux* », « *termes coloniaux* » et « *mots de jargon* » (SAINÉAN 1915 : 29-60).

Nous avons puisé les termes dont nous discutons dans un article d'Ariane NICOLAS [1] apparu sur le internet en 2013 sur le site de France Télévision. Il s'agit donc d'un article journalistique dont on peut penser que ce sont là les termes du domaine abordé qui sont actuellement les mieux connus par le grand public, c'est pourquoi nous en avons fait usage. Nous « reprochons » quand même à la journaliste d'avoir pris en compte non seulement des sources documentaires et académiques mais aussi des ouvrages dont le but n'était pas principalement scientifique mais avant toute chose celui d'obtenir un bon impact médiatique. Malgré son emploi par des autorités scientifiques, nous trouvons dans ce cas précis le terme « argot » comme par trop étroit pour correctement définir ces faits linguistiques et cela encore parce qu'en sus le langage des « poilus » est totalement dépourvu à la fois d'intentions infractionnelles et conspirationnelles !...

Pour notre part nous estimons que c'est *un jargon d'allure argotique* parce que :

1. Il était employé dans les plus sérieuses circonstances du monde à savoir dans la proximité de la mort.

2. Les informations à transmettre étaient vitalement exactes et devaient le rester, donc les termes usités sont *brefs mais référentiellement essentiels.*

3. Les soldats n'avaient rien à cacher donc la dimension *occulte* d'un argot n'existe pas ici (et de toute façon pendant la bataille l'on n'entendait pas grand'chose sauf des bruits quasi-informes).

4. Il n'y avait vraiment aucune intention professionnellement « linguistique » là-dedans, surtout parce que la plupart parmi eux étaient très jeunes et peut-être n'avaient-ils pas encore poursuivi des études bien avancées.

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

5. Ce que les soldats connaissaient à merveille c'était justement le langage commun avec un grand penchant pour le registre familier de celui-ci (d'où *l'allure argotique*).

6. Avec des moyens qui étaient à la portée de tout le monde ils accomplissent pourtant des innovations de nature purement sémantique issues de la succession aléatoire des circonstances.

7. Lesdites innovations étaient accomplies dans un but *purement référentiel* et sont donc, comme le dira *post factum* Eugen Negrici, *« involontaires »*. Le pragmatisme reste intact *pour imagé qu'il soit.*

8. La fonction de ce jargon qui touche de fort près à la dimension littéraire (et encore sans le faire exprès !) n'est à peu près pas *volontairement expressive mais magique.*

Il leur fallait, à ces braves jeunes gens, des moyens par lesquels ils pussent par leur pensée retrouver et se situer volontairement dans des circonstances qui leur fussent assez familières pour s'en servir à éviter l'angoisse de la mort. Le mal et respectivement le bien sont philosophiquement annoncés par deux expressions verbales impersonnelles mais antonymes : *Sachi* (« ça va mal ») et *Sachipa* (« ça va bien »). Un bon camarade est désigné par divers termes non-péjoratifs : *lascar* (de l'arabe *el-askir*) ; *type* ; *mec* ; *zigue, sammy*. S'il est plutôt vaniteux il sera un : *zigotot*, *zouave* ou même *zouzou.* Ici un terme militaire acquiert des sens superlatifs. L'auto-référentialité est condensée par un pronom *sui generis*, à savoir : *bibi*.

Sur le plan syntaxique, *il* devient d'habitude *y* (mais conserve ses fonction et place initiale dans la phrase). Les termes péjoratifs sont loin, toutefois, de manquer: *galonnard*, *adjupète*, *traîne-patte*, *tire-au-flan*, *tire-au-cul*, *saindoux* (caporal d'ordinaire) ; *P.C.D.F.* (« pauvres couillons du front ») tout comme *légumes* et *huiles* pour les hautement gradés. Un prisonnier est un *rabioteur* (et cela ne diminue en rien ses qualités personnelles s'il en a). Mais il y a aussi des désignations entre armes qui, malgré leur apparence, sont simplement techniques : *biffin*, *chasse-bite*, *derrière-troufio* (« l'infanterie pour les autres armes »), *vitrier* (« chasseur à pied portant un sac à dos verni et fortement reluisant ») ; *artiflot* (« artilleur ») ; pour bien orienter le tir d'artillerie entre l'observateur chargé de bien *zyeuter* et la batterie sont placés, un tous les cent mètres, des *hurleurs* pour transmettre correctement les chiffres à travers le *ramdam* (bruit) ; *bigorneau* ou *bigor* (« artillerie marine »).

Évidemment, *les pétroleurs* sont ceux qui s'occupent des liquides et autres choses inflammables. Le manque d'expérience des recrues est caractérisé par

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

une appellation... colorée : *bleu* et *bleusaille*. Le commandant d'une grande unité militaire sera toujours *le Vieux* quel que soit son âge en réalité, tout comme la mère de chacun des soldats sera toujours *la Vieille*. À cause de ses épaulettes, le sergent-major est un *doublard* ; le médecin vétérinaire est le *vété* ou bien le *véteau* (Par ailleurs les vieux chevaux sont des *tréteaux* et les chiens des *klebs*) *;* péjorativement ou non (cela dépend du contexte) un caporal peut être un *cabot* ou, s'il a une trompette, un *cabot-trompion* alors que le capitaine jouit d'une trajectoire surprenante *: capiston* et même *piston* (rien de commun avec un quelconque moteur).

L'aviateur de nuit est (pauvre Saint-Exupéry pour plus tard !) *un hibou*. L'observateur non-pilote qui est transporté dans l'avion est souvent dit le *lest*. D'ailleurs l'aéroplane de ces temps-là est dit *coucou* ou *zinc*, avec une particulière mention pour l'aéroplane Bréguet qui est une *usine à gaz* comme surtout pour le chasseur monoplace Nieuport autrement dit *Bébé.* C'en est fait (ou dit !) du fameux ballon dirigeable Zeppelin qui, lui, n'est qu'une vulgaire *saucisse.* L'ennemi c'est *le Fritz, l'Alboche* ou vertement *le Boche.* Mais les dénominations strictement ethniques ne sont point péjoratives, quoique familières : un Arabe est *arabicot, arbicot* ou simplement *arbi.*

Les fantassins de couleur noire ou jaune venus des colonies françaises sont des *Babakoutes.* D'ailleurs, il y a des termes qui sont empruntés à des langues parlées dans lesdites colonies : *Nia-quoué* (« paysan du cru ») ; *barda* (« équipement du fantassin ») d'où le verbe *barder*, employé impersonnellement pour annoncer des situations dangereuses ; *cagna, gourbi, guitoune* et *kasbah* désignent divers abris en arabe ou dans des langues Nord-Africaines. En beaucoup moins sympathique, un paysan peut être un *terreux.* Mais le plus fameux parmi ces termes n'est autre que *toubib* qui désigne le médecin humain. Pour ce qui tient à l'apparence physique à vue d'œil : un homme de très courte taille est un *bas-du-cul* ou un *rase-terre* ; un gros lourdaud est un *maous* suivant le terme féminin *mahousse* (grosse femme ou truie en dialecte picard).

Les gars pas très intelligents sont des *ballots, ballochards, bêtas* ou bien des *petzouilles.* Pour plus ou moins oublier le danger, les poilus affublent les armes et autres objets communs du domaine (leurs outils de travail pour ladite circonstance) *de sobriquets évoquant la paix et l'insouciance.* D'abord il y a les désignations strictement techniques comme *autochir* pour « ambulance chirurgicale » ou *avaro* pour « accident » en général. Le camion Berliet devient *Berlingot.* En septembre 1914 à Limoges 24 hauts officiers ont été démis de leurs fonctions respectives d'où l'aujourd'hui universellement connu verbe *limoger.* Le *gaz moutarde* employé pour la toute première fois à Ypres (juillet 1917) en a gagné la dénomination scientifique d'*ypérite* (comme par hasard le masque à gaz est dit *museau de cochon*). De même les voies ferrées

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

à petit écartement (40 à 60 cm) sont des *Decauville*. Au sujet des études poursuivies par certains, l'attitude générale est respectueuse mais un peu goguenarde : un officier polytechnicien est reconnu comme *X* et *potasser les x* veut dire « étudier les mathématiques » comme en plus gaillard *culotter l'x* va pour « préparer l'examen à la Poly ».

Les petits et brefs plaisirs étaient d'autant plus précieux et ils sont désignés par des mots proches sémantiquement de la douleur ou de la mort pour tout bonnement « narguer » ces dernières. Chacun prend soin à cacher ses propres émotions mais une lettre est dite *babillarde* ou *bafouille* alors que la montre est surnommée *toquante*. Un sémantisme à portée *magique* est créé sur le champ (d'honneur) et si humour il y a, celui-ci ne sera qu'un effet absolument secondaire du grand enjeu. Le sac à dos du fantassin est nommé *Azor.* Un képi jouit d'une guirlande de sobriquets : *kébour* ; *kébroc* ; *képroc* ; *képlard* alors que la visière de celui-ci est le *viscope.*

Les membres du corps humain sont des *abatis* (« se faire engueuler par un supérieur » est, d'ailleurs, un *abatage*) alors que le ventre est nommé *bide* ou *bidon* et l'omniprésente gamelle est dite *auge*. Le cercueil lui-même n'est qu'une simple *boîte à dominos*. Les couvertures réchauffantes sont des *berlues* et les sacs de couchage sont des *sacs à viande.* Pris au sérieux, les barbelés sont aussi des *séchoirs à viande* mais en même temps un alcool fort et de mauvaise qualité est dénommé *barbelé* ou sinon *tord-boyaux* et la mauvaise bière est de la *bibine*. La gorge humaine est câlinement surnommée *kiki* tout comme le rat se voit « prénommer » *gaspard*. Une sorte d'ancêtre sémantique de l'envahissant adverbe américain « cool » de nos jours aura été son équivalent français *pépère* par lequel famille et confort se retrouvent réunis dans l'esprit du combattant.

Toutefois, « vraiment prendre du bon temps », c'était *faire une virée* ou bien *faire la nouba.* Cela peut paraître surprenant aujourd'hui, la bouche était *la lampe* d'où l'expression *s'envoyer plein la lampe* pour « bien manger » qui équivaut à une autre, *se taper le chou*. La soupe c'était la *jaffe* d'où le verbe *jaffer* alors que *le jus* n'était autre chose que le café et c'est la raison pour laquelle l'adjudant est aussi dit *le juteux* pour le petit confort de plus que lui donne son grade. Un officier méchant était (adverbialement !) *vache* alors que les civils sont (en passant par *civelots*) devenus bien à propos des... *ciblots* !

La viande en conserve qui était devenue par la force des circonstances une sorte de plat de résistance se faisait nommer tout bonnement *du singe.* Un autre plat figurant au menu maison et situé quelque part entre ragoût et ratatouille était dit *rata.* Un *coup de coude* n'était autre chose qu'une bonne portion de vin rouge, leur *antidérapant* préféré à tous et joliment nommé aussi *pinard*. Malheureusement il y avait des fois où celui-ci était *baptisé* par les

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

commerçants avec de l'eau mise dedans. Le litre dudit vin était dénommé par variantes: *kil, kile* ou *kilo.* Le *quart* (à ne pas confondre avec la notion qu'en ont les marins) est un gobelet d'1/4 de litre. Le pain allemand fait de *Kleie und Kartoffeln* (son et pommes-de-terre) était le *pain kaka* et les haricots secs sont... *les musiciens* ! La maison familiale à y penser est la *piaule* et le lit est le *pucier*. *Raide* ne voulait pas dire « mort » comme de nos jours mais juste « malade ».

À part le sens romantique voué à une enfance heureuse bonne à se la rappeler, les poux sont partout et leur nom est *toto*. La pipe est *la quenaupe* et par conséquent le fournisseur du tabac dans l'armée est le *quenaupier.* Par ailleurs, le tabac est dit *perlot* mais celui pour la pipe est aussi intimement dénommé *gros cul*. Toutefois *prendre la pipe* veut dire « se faire battre très mal », tout comme *prendre une purge.* L'argent en métal est, tout naturellement, du *pèze* que l'on gardait dans un *morlingue* (« portefeuille »). Ce mot est une synthèse entre *mornifle* (« monnaie ») et *zingue* (« argent »). Une bonne chemise est une *liquette* mais une chemise qui est âpre pour la peau parce qu'elle la « lime » est dite... *limace* ! Les chaussures d'uniforme avaient deux noms dont un par antiphrase : *godasses* mais aussi *escarpins.* D'ailleurs, la jambe humaine était aussi connue en tant que *le pinceau* alors que les cheveux sont des *tiffes* !

Les « professionnelles » étaient désignées peu flatteusement : *ménesse, pétasse, radasse, radeuse* ou bien *punaise.* Mais eux tous *ils en pinçaient* pour elles !... La peur était toujours présente et il y avait des situations où il n'était pas du tout honteux de *mettre les triques* autrement dit de « prendre la fuite ». Quand même une telle retraite pouvait bien être stratégique parce qu'il était, vu les circonstances, très mauvais pour l'honneur et surtout pour la santé d'*avoir les chocotes.* En tout cas il s'agissait de... *mettre les voiles* (« s'en aller »). Dans un tel contexte, la tranchée est vraiment un *terrier* et les latrines creusées à même la terre sont des (poétiquement nommées !) *feuillées*.

Il y a certains sens des mots qui sont aujourd'hui perdus et que seuls les gens de l'époque comprenaient. Qu'était donc la *bicyclette* ? Un seau spécial employé dans les hôpitaux. En moins triste, le *wattman* était un « chauffeur de camion (véhicule routier) militaire ». Être bien *attigé* signifiait paradoxalement « être très mal en point, blessé » (de même que *se faire courber une aile*) alors que *l'arrosage* c'était un bombardement d'artillerie. Ressentant très durement la relativité de toutes choses de ce monde, les *poilus* nomment les médailles en tous genres des *bananes* !

Ce genre de protection magique par familiarité sémantique que nous voulons illustrer est le plus visible dans les dénominations des armes et

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

d'autres objets hautement dangereux. Suivant sa forme, le sabre de cavalerie est dit *bancal* mais aussi *zigomar.* La baïonnette, épouse fidèle pour l'instant, est tendrement nommée *Rosalie* (celle du long fusil Lebel qui avait 1,80 m) mais aussi *aiguille à tricoter*, *tourneboche, tue-boche* et *vide-boche*. Attaquer avec celle-ci n'est autre chose qu'*aller à la fourchette*.

De par son bruit, la simple balle de fusil était une *abeille*. La grenade allemande à longue tige (40 cm) était la *queue de rat.* La mitrailleuse n'était autre chose que le *moulin à café.* Entre tous le plus dangereux était, évidemment, le projectile d'artillerie qui est (presque amicalement, d'ailleurs !) gratifié de maints sobriquets, les uns plus spectaculaires que les autres : *boîte aux lettres, bouteille, crapouillot, charrette, dzin-dzin, enclume, gros noir, bouillon-kub* (vive la *jaffe*!) et encore : *macavoué, marmite, mirabelle, pigeon, seau à charbon, tortue, métro* (par bonheur, un bruit tellement évocateur et familier le rendait un tant soit peu inefficace !) et le comble sémantique de toute sagesse de ce monde: *valise diplomatique* !

Nous avons voulu « *en ficher plein la vue* » au lecteur de cet univers mental, à la fois individuel et collectif qui représentait au fond l'application à toute vitesse des principes de Descartes. Soit qu'il ait reçu la *croix de bois* (c'est-à-dire d'être bel et bien mort, en évidente antonymie à la croix de fer des boches) au champ d'honneur, soit qu'il en fût sorti *verni* (indemne) tout *poilu* est maintenant mort et mérite bien hautement qu'on s'en souvienne.

NOTES

[1] *Des "poilus" aux "crapouillots", révisez l'argot de la Grande Guerre*, par Ariane Nicolas. URL : <https://www.francetvinfo.fr/societe/guerre-de-14-18/des-poilus-aux-crapouillots-revisez-l-argot-de-la-grande-guerre_453240.html>. Publié le 11/11/2013 | 10 : 31. Mis à jour le 11/11/2013 | 14 : 53.

[2] Voir plus particulièrement : *101 cuvinte argotice*, Bucureşti, Humanitas, 2010.

BIBLIOGRAPHIE

*** (ANONYME) (1916). *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*. Paris : Librairie Larousse (=DL).

DAUZAT, A. (1918). *L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*. Paris : Armand Colin (=AD).

DÉCHELETTE, F. (1918). *L'argot des poilus, dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914*. Paris : Jouve. (=FD)

NEGRICI, E. (1977). *Expresivitatea involuntară*. Bucureşti : Cartea Românească.

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)

SAINÉAN, L. (1973) [1915]. *L'argot des tranchées : d'après les lettres des poilus et les journaux du front*. Genève : Slatkine reprints (Ire édition, Paris, E. de Boccard, 1915) (=LS).

ZAFIU, R. (1999-2003). „Păcatele limbii", rubrică săptămânală în revista *România literară*.

BDD-A28182 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.86 (2026-11-14 09:20:47 UTC)